

SABINE ALLOUCHE

LES ANGES
DE L'OUBLI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-0425-165-98

Dépôt légal : juin 2025

« Il n'est jamais trop tard pour devenir
ce que nous aurions pu être. »

George Eliot (Mary Ann Evans)

Chapitre 1

L'histoire aurait pu débiter n'importe où, d'ailleurs, si l'on y réfléchit bien, elle a commencé partout, mais les premiers signes sont apparus ici. Je ne sais pas trop comment la raconter, je crois que le mieux est de la faire exister comme il me semble l'avoir vécue.

J'étais assise dans la voiture, à l'arrêt, en plein milieu de la route, le moteur encore en marche et je regardais au loin le panneau de la ville. Ça y est, c'était fait. Les enfants dormaient. Le voyage avait été si long. J'étais exténuée. Pourtant, ce n'était que le commencement. Tant de choses restaient encore à accomplir. Alors que j'avais été si active jusqu'à présent, j'étais comme paralysée, je fixais ce fichu panneau avec ses lettres un peu baroques et fantaisistes. Il n'avait pas dû être changé depuis la fondation de la ville. Dans un autre contexte, j'en aurais sûrement ri, mais là...

— Hey... Vous allez bien ?

Je sursautai. Une femme, la quarantaine, me regardait fixement. Sa voiture était au niveau de la mienne sur l'autre voie, sa vitre côté passager baissée. Elle me dévisageait avec des yeux interrogateurs en remettant machinalement derrière son oreille une mèche de cheveux qui venait de tomber devant ses yeux.

— Excusez-moi, bredouillai-je, j'aurais dû me ranger sur le côté... Je... Je suis désolée. J'esquissai un sourire et essuyai mes larmes. J'avais pleuré et je ne m'en étais même pas aperçue.

— Vous êtes sûre que ça va, appuya la femme sans cesser de sourire en baissant plus encore le volume de son autoradio.

— Oui, ne vous inquiétez pas, nous avons fait un long trajet et je suis fatiguée. Et puis, je fais des allergies, alors mes yeux.

Le coup de l'allergie. Encore.

Elle avait hoché la tête et cligné des yeux d'un air entendu. Son visage s'était comme illuminé. Elle était belle et rayonnante. Elle paraissait heureuse, bien dans sa peau. Je ne saurais dire pourquoi, mais cela m'a redonné confiance. Ce visage radieux, cette attention anodine, le fait que cette femme se soit arrêtée et m'ait juste demandé comment j'allais, m'avait réchauffé le cœur. J'avais bien fait. C'était le premier sourire vrai que j'avais reçu depuis bien longtemps, si longtemps.

— Attendez, me cria-t-elle alors que je m'apprêtais à repartir, venez boire un café. Suivez-moi !

J'étais en train de répondre un « Non, vous savez... », quand elle me doubla, ne me laissant pas le choix et m'obligeant ainsi à la suivre. « Bienvenue à Fairycup, fondée en 1764, 1 352 habitants ». Nous étions officiellement entrés dans la ville.

Mon cœur battait très fort, j'étais en proie à une vive émotion, celle qu'on ressentait pour un premier rendez-vous, excitant et effrayant à la fois, des milliers de papillons virevoltaient dans tous les sens dans mon ventre sans pouvoir en sortir. Les enfants dormaient encore. Comme ils étaient mignons, séparés par un énorme sac, leurs visages tout détendus. Ils étaient à croquer. Je souris. La vue de mes petites anges avait toujours été apaisante, ressourçante pour moi. Ils étaient là, avec moi, c'était tout ce qui comptait. Nous longeons des maisons faites en planches de bois. Chacune d'elles avait une couleur différente, elles donnaient l'illusion d'être des fleurs s'épanouissant de manière anarchique dans un environnement propice à leur éclosion. Leurs teintes éclatantes contrastaient avec le vert s'étalant sur le sol. C'était magnifique. J'étais impressionnée par leur taille. Elles étaient toutes si grandes, si majestueuses avec leurs auvents embellis de lambrequins ajourés, leurs larges ouvertures, leurs toits pentus et colorés. Tout était si verdoyant. Partout de la pelouse, des arbres, des fleurs, des enfants qui jouaient au ballon, un homme qui tondait son gazon, une femme qui plantait des bulbes dans un massif, une petite tortue devant

une porte d'entrée, une tasse à café négligemment laissée sur la balustrade. Pas de clôtures, pas de barrières, rien. Tout me paraissait parfait. Les enfants allaient être heureux ici, nous allions tous être heureux ici. Soudain, je perçus une étrange sensation dans ma poitrine. Et si tout ce que je voyais s'évaporerait, disparaissait comme par magie. Je pensais que cette émotion était due à ce que nous avions traversé les enfants et moi pour arriver jusque-là. Je devais sûrement redouter de tout perdre. Je ne sus que bien plus tard que cela n'avait aucun lien. C'était tout autre chose, une autre chose que j'ignorais totalement à ce moment précis et que jamais je n'aurais pu soupçonner alors.

La petite voiture rouge qui me guidait se gara le long d'une rue commerçante. Nous étions arrivés au centre-ville apparemment. Je la suivis dans sa manœuvre. À peine le moteur s'était-il arrêté que les enfants se réveillèrent. Juliette s'étira longuement en fermant les yeux comme elle le faisait à chaque fois, Tristan s'était déjà redressé, il regardait de ses yeux ronds par la fenêtre, comme s'il venait de découvrir une planète inconnue.

— Waouh ! C'est super beau, Maman ! Tu crois qu'il y a des Indiens ici ? me demanda-t-il avec un large sourire aux lèvres.

— Bien sûr... des cow-boys, des Indiens, des bisons et des licornes aussi ! répliqua sa sœur d'un air ironique en levant les yeux au ciel.

— Juliette chérie, ton frère est petit. Peut-être, mon cœur, on verra bien. Dans tous les cas, les amours, on est A-RRR-IVÉS !!! C'est super, extra, méga génial non ? Allez, on sort !

Nous posions officiellement un premier pied sur le sol de notre nouvelle vie.

La jeune femme qui m'avait gentiment invitée vint à notre rencontre. Elle était très classe dans son jean slim, sa chemise gris moirée, et ses escarpins noirs à talons hauts. Elle jeta son sac sur ses épaules, fit un mouvement de tête pour dégager ses cheveux de son visage, et nous accueillit avec son plus beau sourire.

— Bonjour, nous dit-elle simplement.

Je me sentais particulièrement mal à l'aise. Je devais offrir un piètre spectacle. Je n'étais pas coiffée et j'étais habillée comme un épouvantail. Tout en essayant d'ajuster mon petit haut qui n'en avait absolument pas besoin puisqu'il n'y avait rien à en tirer de bon, je remerciai le ciel d'avoir eu la clairvoyance de faire un raccord maquillage rapide aux toilettes du loueur de voitures. Comment aurais-je pu imaginer faire la connaissance de quelqu'un avant même d'avoir mis un pied dans la ville ? Je rassemblai mes enfants autour de moi, eux au moins, ils étaient toujours parfaits et beaux.

— Je vous présente mes enfants, Juliette et Tristan. Et moi c'est Anna.

— Super, répondit-elle dans un grand sourire en s'attardant sur chacun de nos visages, moi c'est Jackie. Bienvenue chez nous à vous trois ! Suivez-moi, je vais vous emmener dans le meilleur salon de thé de la ville.

Il faisait si bon. Le soleil chauffait nos visages tandis que nous traversions une allée d'arcades en bois à la peinture défraîchie. Nos pas résonnaient. La ville était d'une inquiétante magnificence. Tout paraissait parfait sans vraiment l'être. Les bâtiments semblaient sortir d'un décor de cinéma, avec leurs façades en bois peints et vernis. Ils luisaient au soleil comme embrasés par mille paillettes. Un lettrage à l'ancienne indiquait la fonction de certains d'entre eux : une épicerie, une droguerie, un coiffeur, un dentiste, une modiste. L'évocation du nom de ce dernier m'amusa et m'intrigua avec ses couleurs roses et grises légèrement écaillées par endroits, ses chapeaux peints à l'élégance farfelue avec plumes et pierreries. Il invitait à la découverte. Je me promis d'aller y faire un tour si j'osais. Mon regard se posa sur une librairie, avec en guise de façade un énorme ouvrage feint en cuir décrépit. On pouvait presque sentir l'odeur du vieux livre à peine ouvert. J'aimais à penser qu'elle devait renfermer des merveilles oubliées de la littérature qui ne demandaient qu'à être révélées. Et, au centre de la place, trônait un petit square avec un majestueux kiosque multicolore. Une splendeur architecturale. Il était situé à une trentaine de mètres, mais on pouvait distinguer ses décors ciselés orientalisants, ses pleins et ses déliés, ses

bas et hauts reliefs, ses volutes, ses arabesques, ses écritures imaginaires faites de courbes et d'entrelacs. Un monument sorti d'un conte des mille et une nuits, commandité par un prince fou d'amour à une multitude de fées pour témoigner de sa passion débordante à sa princesse perse. Seules quelques petites imperfections ici et là prouvaient qu'il était bien réel.

Nous nous étions arrêtés ébahis.

— Ah notre kiosque ! Un chef-d'œuvre n'est-ce pas ? sourit Jackie, il fait toujours cet effet-là quand nos yeux se posent sur lui. Il est comme habité par l'essence de son créateur. Il nous appelle.

— Oui, il est fabuleux.

— Nous y sommes !

Cette petite phrase nous fit l'effet d'un claquement de doigts et nous sortit instantanément de notre torpeur hypnotique.

Nous étions devant une modeste petite porte en bois blanc percée par des carreaux de verre. Un petit écriteau indiquait que c'était ouvert. Nous entrâmes.

— Hey ma Jackie ! cria une voix aux intonations américaines derrière un rideau de perle, entre ma belle.

La voix sortait d'une petite femme tout en rondeur, au visage jovial marqué par les années.

— Mais qui nous amènes-tu avec ?

Elle souriait et s'approchait de nous en s'essuyant les mains avec son tablier rouge et blanc noué autour de sa taille. Elle enlaça notre guide chaleureusement.

— Bonjour, ma Rosy, je te présente Anna, Juliette et Tristan.

À cet instant, je crus apercevoir des larmes retenues dans ses yeux. C'était impossible. Il n'y avait aucune raison pour que cette femme, qui ne nous connaissait pas, ait envie de pleurer en nous présentant.

La vieille dame s'arrêta, elle aussi, sur chacun de nous comme pour s'imprégner de nos visages, de notre odeur, de nos expressions même fugaces. Cela ne dura que quelques secondes, mais elles semblèrent des heures. Il y avait quelque chose de gênant que je ne pouvais expliquer alors et qui nous

incommoda. Juliette se retourna pour chercher mon regard et Tristan me prit la main.

Dans un sourire, elle hocha simplement la tête et se détourna.

— Installez-vous, installez-vous. Je vais chercher de la citronnade pour vous rafraîchir le gosier et vous me direz après ce que vous désirez.

La pesanteur ressentie s'était soudain évaporée comme par magie, et nous nous installâmes tranquillement sur de ravissantes banquettes à carreaux rouge et blanc. D'ailleurs, tout était dans ces tons, les abat-jour des lustres et des petites veilleuses bordant les tables, les rideaux, la frise cerclant la pièce, les serviettes, les menus. L'ensemble ressemblait à un gigantesque panier à pique-nique accueillant et chaleureux.

— C'est joli ici, Maman, me dit Tristan en souriant.

— Ça te plaît, mon chéri ?

— Oh oui alors, c'est chouette, reprit-il gaiement en rebondissant sur la banquette.

Il riait aux éclats.

— Regarde, Maman, on dirait un trampoline.

Je ris de bon cœur aussi, j'aimais le savoir heureux. Tout n'avait pas été facile pour ce petit homme de quatre ans à peine. Alors, le voir se réjouir de ce petit moment si simple et si inattendu qu'offre parfois la vie, me réconforta et me fit penser que, peut-être, il n'avait pas autant souffert que je le pensais.

— Arrête, Tristan ! répliqua sèchement sa sœur, tu vas nous faire remarquer !

— De qui ? continua-t-il en riant encore plus fort, personne ne nous connaît ici.

— Pfffff, t'es nul et archi nul, et ben justement, j'ai pas envie qu'on nous connaisse comme ça !

— Alors..., fit Rosy tout en déposant sa citronnade sur la table, vous avez choisi ?

Elle lança un clin d'œil à Tristan et dit en mouillant son crayon prêt à écrire sur son petit carnet à commande.

— Pour le petit acrobate, qui peut rebondir autant qu'il veut si ça lui chante, ce sera ma fameuse boisson bond et

rebond, mon « orange secouée », pour la jeune beauté qui a envie de faire bonne impression, même si elle n'en a pas besoin tellement elle est belle et intelligente, ce sera une pétillante « étoile du jour », et pour la maman qui a fait un long chemin pour arriver jusqu'ici, mais qui peut se dire que le plus dur est derrière elle, ce sera ma spéciale bienvenue l'« accroche cœur », ça va lui faire du bien.

En disant ces derniers mots, elle m'enveloppa d'un regard caressant qui réchauffa mon corps et mon esprit. Elle me comprenait. Elle savait. C'était extraordinaire et incroyable, mais j'avais l'impression qu'elle connaissait les raisons de ma présence, ce que j'avais enduré avant d'arriver ici, mes doutes, mes craintes, mes angoisses, mes peurs du passé, du présent et de l'avenir. C'était invraisemblable. Et en y réfléchissant un peu, Jackie aussi. J'ignorais comment et pourquoi, mais... elles savaient.

— Quant à toi darling, fit-elle en direction de Jackie, comme d'habitude à cette heure un « secoue remue-ménages ».

Les enfants étaient conquis et moi aussi. Nous avions tous le sourire jusqu'aux yeux. Cette petite bonne femme était incroyable de spontanéité, de gentillesse et d'allégresse. Elle venait en quelques petites minutes de nous redonner confiance en nous et en demain. Comme c'était bon de ressentir ce sentiment apaisant qui emplissait nos êtres quand on était sûr de soi.

Je me rappelle parfaitement ce moment, cette parenthèse dorée, nous étions comme sur un petit nuage rouge et blanc en sirotant notre citronnade et nos boissons extraordinaires qui changèrent à tout jamais notre ordinaire. Nous riions heureux. Juliette et Tristan se parlaient gentiment. Jackie et moi discussions comme deux vieilles amies qui s'étaient vues la veille. Nous aurions pu tout affronter, nous étions forts. Et je me dis que c'est grâce à cet instant magique et à d'autres aussi, que nous avons pu faire face à ce qui nous attendait au détour d'un chemin, et que nous étions loin d'imaginer.